



Thierry
Marx

**CELUI QUI
NE COMBAT PAS
A DÉJÀ PERDU**

Flammarion

CELUI QUI NE COMBAT PAS A DÉJÀ PERDU

Thierry Marx est une figure qui détonne dans le paysage gastronomique français : par son parcours, sa personnalité mais aussi par son engagement pour de nombreuses causes. À ceux qui disent qu'il s'éparpille, il répond que tout est lié. Dans cet ouvrage, il revient sur son itinéraire romanesque jusqu'à l'excellence en cuisine : de cette histoire découlent tous ses engagements et ses combats quotidiens. En cette période troublée, il nous rappelle que rien n'est jamais perdu pour celui qui a un projet.

Thierry Marx est l'un des chefs les plus emblématiques de la gastronomie française. Installé au Mandarin Oriental depuis 2011, son restaurant, *Sur mesure*, a 2 étoiles au Guide Michelin. Cofondateur avec Raphaël Haumont du CFIC, Chaire universitaire Cuisine du futur à Orsay, il s'engage aussi sur le plan social grâce au développement de programmes de réinsertion professionnelle dans la restauration.

Avec la collaboration de Romain Jubert.

Flammarion

Celui qui ne combat pas
a déjà perdu

Tous droits réservés
© Flammarion, Paris, 2020
ISBN : 978-2-0815-0521-6

Thierry Marx

Celui qui ne combat pas
a déjà perdu

Flammarion

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	9
1. Des jeunes années qui préparent aux combats	15
2. La banlieue est un combat	33
3. S'émanciper est un combat.....	65
4. Se relever est un combat.....	89
5. La paix intérieure est un combat.....	107
6. Innover est un combat.....	129
7. Transmettre est un combat.....	167
8. L'écologie est un combat	207
<i>Conclusion</i>	245

INTRODUCTION

Des milliards d'individus, confinés, infantilisés, Netflixisés. Un monde qui s'arrête comme une locomotive entre deux gares. Personne ne descend. Derrière les vitres, le printemps revient, les jours s'allongent, les informations sont en blouses blanches ; souvent loin de nos vies entre parenthèses. Et il va falloir que le train reparte. Mais pour aller où ?

Solitaire et solidaire

Pendant ces jours étranges, je maintenais une activité à distance avec mes équipes, je donnais quelques coups de main aux Restos du cœur ou à des associations. Les communications le disputaient souvent à l'épluchage des dernières informations

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

et une petite musique me revenait dans la tête. Les mots « ne plus être solitaires mais solidaires » que le président de la République avait employés plusieurs fois. Il y avait quelque chose qui me gênait. Je comprenais qu'il souhaitait nous faire sortir d'une forme d'individualisme. Que son idée était de nous rassembler. Que notre système était à bout. Et c'était sans doute le message qu'il fallait envoyer au pays. Ce qui me gênait vraiment, c'était le « mais ». Parce que ce que la vie m'a appris, c'est que pour s'en sortir il faut être solitaire ET solidaire.

Pour moi, une vie réussie est à angle droit. Solitaire est la ligne verticale, le sens de l'engagement, le sens de l'honneur ET solidaire, le souci des autres, l'altruisme... c'est l'horizontalité.

Il faut que les deux lignes se rencontrent de la meilleure des manières. C'est dans cet équilibre que l'on peut être heureux.

L'école du deuil

Aujourd'hui, la sidération a laissé place à la peur. On consulte les assureurs, les banquiers, l'État... Est-ce que ma famille va être touchée ?

Introduction

Est-ce que je vais perdre mon travail ? Est-ce que je vais garder ce que j'ai mis trente ans à construire ? Chacun sait qu'il va falloir faire le deuil d'une certaine société. Et chacun ignore si au sortir de cette période nous retomberons dans nos travers.

Il va falloir faire l'école du deuil. Lâcher la main du passé. Accepter des sacrifices pour créer des opportunités.

Aujourd'hui, la peur suinte des murs. Chacun y va de ses grands discours sur le monde d'après. Vraiment, nous serons meilleurs demain ? Je ne le crois pas. Je pense qu'une fois l'épreuve passée, la fragilité de l'âme humaine sera la même.

Il faut se poser la question de ce que l'on abandonne dans le capitalisme et de ce que l'on garde. Le capitalisme est efficace, mais il n'est pas juste. La question est de savoir comment reconstruire une économie à impact social et environnemental. Toute la question est là. L'école du deuil est là. Il faut définitivement lâcher les mauvaises habitudes du passé.

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

La terre est un village

Je ne crois pas à la vengeance de Dieu ou de la nature. Mais cette crise nous a donné une grande leçon : la terre est un village. Elle est devenue beaucoup plus petite qu'elle ne l'était dans mon imaginaire d'enfant. Je vis dans ce village quotidiennement, je travaille avec beaucoup d'autres pays. Mon activité dépend en grande partie de l'accueil de touristes étrangers. Sans ces clients, tout s'arrête. Alors chaque jour de ce que nous avons appelé le « confinement » a donné lieu à de longues *conf call* avec mes partenaires français ou étrangers durant lesquelles je prenais conscience d'une crise sociale plus violente à venir. Ce coup d'arrêt de l'économie a été absolument incroyable, vertigineux. Mais en écrivant ces mots, je ne souhaite pas jouer les oracles. Je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait. Ce que l'on a tous senti et compris, c'est notre interdépendance et parfois nos trop grandes dépendances à certains pays. Ce village terrestre, il va falloir s'en préoccuper. L'enfumage idéologique n'est maintenant plus audible. Il faut faire. S'organiser. Investir à long terme. Rechercher l'équilibre entre le coût social et le coût environnemental le plus juste. Tout le

Introduction

monde sait que cela relève du bon sens et que c'est sans doute le bon moment.

Mon ami Gilles Bœuf a posé le diagnostic le plus imparable : « Tout ce qui arrive est lié à trois défauts de l'être humain : l'imprévoyance, l'arrogance et la cupidité » (France Culture, le 9 avril 2020).

J'ai eu le temps de prendre du recul pendant cette période irréaliste. Si on me pose souvent des questions sur mon parcours, ma manière d'aborder la vie, la cuisine, l'entreprise, la communication, l'innovation, l'écologie, le rapport aux autres... ce temps suspendu m'a donné l'occasion d'y réfléchir et de faire ressurgir des souvenirs, ceux de mon enfance, de mes débuts, des galères et des joies, anciennes et plus récentes, mais aussi de rassembler les images plus incertaines que je projette sur les années à venir. Dans ma vie j'ai appris à me relever souvent. Et aujourd'hui, il nous faut tous le faire. Parce qu'on n'a jamais vu un match de boxe gagné par le public.

1

Des jeunes années
qui préparent aux combats

Tout est parti de là. De cette enclave d'immeubles de briques rouges sur les hauteurs de Ménilmontant. Je n'y ai manqué ni d'amour ni d'attention. J'y ai appris l'autonomie et compris que, sans doute, tout ne serait pas simple.

Dans mes très jeunes années, mon père était soldat en Algérie et je vivais seul avec ma mère dans un minuscule appartement, un rez-de-chaussée de quinze mètres carrés, mitoyen d'un plombier-zingueur au fond d'une cour pavée. La géographie de l'endroit, je pourrais la retracer les yeux fermés. Un évier à droite quand on entrait, une table de cuisine et un lit au fond. Une seule fenêtre. La journée, je jouais dans la cour pendant que ma mère partait travailler dans un laboratoire pharmaceutique. La voisine du dessus me surveillait d'un œil mais très vite, on m'a fait

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

confiance. J'avais cinq ans. J'allais chez mes grands-parents à pied. Je me revois, petit môme, marcher, fier de ma liberté. Je restais sur une enfilade de trottoirs en traversant le moins de rues possible.

À Ménilmontant, j'ai le souvenir d'une vie douce. Avec ma mère, nous habitions dans la rue du groupe Manouchian. Tout un symbole pour mon grand-père. Je l'ai compris bien plus tard. Missak Manouchian était l'homme de l'« Affiche rouge » et du célèbre réseau de vingt-trois héros condamnés à mort par les nazis. Tous des étrangers, des réfugiés comme on dit aujourd'hui, qui ont laissé leur vie pour la France. Ils sont partis de ces immeubles industriels où grouillaient les juifs polonais, les apatrides, les communistes, les résistants. J'ai rencontré la dernière personne à avoir vu Manouchian avant son arrestation et le résistant lui a dit : « Moi petit, je vais être fusillé et toi tu vas t'en sortir ; il faudra continuer, la société est trop injuste. » Le « petit » a respecté le conseil et Julien Lauprêtre est devenu patron du Secours populaire. Il a voué sa vie aux autres. J'ai mené quelques actions avec cet homme bon et charismatique qui nous a malheureusement quittés en 2019.

Des jeunes années qui préparent aux combats

Mon grand-père, rescapé par miracle

Mes grands-parents étaient très présents dans mon enfance.

Ils avaient connu les deux guerres.

En 1942, mon grand-père a été convoqué au commissariat du XX^e arrondissement pour le contraindre à s'engager au Service du travail obligatoire. Il dut fournir son acte de naissance et son certificat de baptême. Ils se sont rendu compte qu'il était juif polonais et communiste de surcroît. Par miracle, il a pu ressortir du commissariat. Il a réussi à fuir et à se cacher. Son frère a eu moins de chance et a été arrêté et déporté à Auschwitz, puis libéré par les Russes. Mon grand-père voulait être plus français qu'un Français. Et sa grande fierté était que la France lui ait fait passer son certificat d'études. Il maîtrisait les pleins et les déliés comme personne.

Une seule église : le Parti

La religion ne comptait pas dans sa vie. Son église, c'était le Parti. Un PC qui sentait le cambouis, en bleu de chauffe et veste d'atelier. Une

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

amicale d'anciens résistants et rescapés des atrocités de la guerre. À l'époque, il y avait de la métallurgie dans le quartier. Les ouvriers travaillaient dans des ateliers de rivets derrière le 140 de la rue de Ménilmontant. Le Parti communiste, pour moi, c'était et cela reste *L'Humanité*, que mon grand-père vendait, et ces hommes en bleu de travail, béret vissé sur la tête.

Et puis le Parti était un élément protecteur. Tant que les anciens communistes étaient là, ça filait droit. Dès qu'il y avait une embrouille, ils savaient gérer la situation. C'était un rouage important de la vie du quartier. Avec des règles et une forme d'assistance. Bien sûr, il y avait l'idéologie qui m'échappait un peu mais on oublie de le dire aujourd'hui, sur le terrain, le Parti, c'était un cadre. Il n'était pas rare de voir des militants admonester des mômes : « Petit, boutonne ta chemise... Tu dis : "Bonjour, madame..." »

Des grands-parents marqués par la guerre

Ma grand-mère parlait peu. La pauvre femme avait été brisée par la guerre de 14. Elle y avait perdu son premier mari et quelques années plus

Des jeunes années qui préparent aux combats

tard, son premier fils est mort de la tuberculose. Elle ne s'en est jamais remise. Elle survivait. Elle ne disait rien. Elle prenait ses repas à l'écart.

Elle ne s'accordait qu'une volute de fumée de cigarette américaine le soir de Noël. Une Craven A.

En cours préparatoire, je suis allé vivre chez mes grands-parents. Je revois le canapé dans lequel je dormais, le café fumant sur le poêle. Ma grand-mère qui surveillait les allées et venues par la fenêtre.

Mes grands-parents avaient été profondément marqués par les deux guerres. Ils avaient vu le pire et en avaient conçu une immense méfiance vis-à-vis du monde extérieur, des autres, du genre humain. C'en était presque maladif. La règle dans la famille était de ne parler à personne. J'ai été éduqué à ne voir que des gens dont nous étions sûrs, éduqué à me taire et à observer.

Chez moi, on ne racontait pas. On était taixeux. Et puis du point de vue légal, mon éducation était en marge. Je vivais chez mes grands-parents et j'étais déclaré chez mes parents. À tout moment, une assistante sociale pouvait venir vérifier. C'était sans doute une vue de l'esprit mais j'avais cette crainte au-dessus de la tête.

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

Quand on frappait à la porte, ma grand-mère exigeait qu'on fasse un code. Toc TocToc Toc. Pour être bien sûr qu'il s'agissait de quelqu'un de la famille. Se taire, toujours se taire, ne jamais se plaindre, ne jamais être malade, si tu as mal c'est que tu es vivant, si tu es vivant... alors avance. C'était ancré dans la famille Marx.

Il y avait de la douceur, de l'affection, mais jamais on ne se prenait dans les bras. On ne se touchait pas. On ne montrait pas nos émotions.

Regarder la mort en face

Il fallait garder la pleine maîtrise. D'ailleurs mes grands-parents ont décidé de leur mort. Cela m'a beaucoup marqué. Je me souviens de ma grand-mère me disant : « C'est fini j'arrête. » Et elle est morte deux heures après dans son lit. Elle avait annoncé « J'arrête » comme on débrancherait un grille-pain. Mon grand-père a vécu quelques années de plus et a continué à avoir une activité physique. Il tronçonnait des arbres, escaladait des toits. Un jour, il a fait une mauvaise chute... Il n'était pas allé à l'hôpital depuis la guerre de 14. Autant dire que c'était un patient dur à soigner. Quand je l'ai vu à l'hôpital

Des jeunes années qui préparent aux combats

Thonon, il était très diminué. Et comme ma grand-mère, il m'a dit : « Thierry, c'est fini, je connais les blessures, je ne ressortirai pas. » L'un comme l'autre ont rencontré la mort les yeux ouverts. J'espère que j'aurai leur courage.

La haine de l'alcool

Il y avait un autre point que l'on me martelait sans cesse. Ne jamais tomber dans une addiction quelle qu'elle soit. Ma grand-mère était la seule femme d'une fratrie qui comptait huit garçons. Les sept bonshommes étaient alcooliques. Les sept ont plongé dans les bouteilles consignées jusqu'à s'y noyer. Elle aurait pu mourir sur place si elle m'avait vu boire une goutte d'alcool. Elle m'a surpris une fois en train d'avaler une bière. Je m'en souviens encore : « Tu vas finir comme mes frères », m'a-t-elle lancé. Elle n'était pas facile, réservée mais d'une autorité et d'un courage physique incroyables. Elle vivait recluse, enfermée dans ses secrets, mais pouvait en un éclair rugir comme une lionne. Une lionne dotée d'un langage très fleuri. Un soir, j'ai découvert ses connaissances étendues en matière d'argot.

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

Au-dessus de chez nous, une dispute violente venait d'éclater. Un pauvre type tapait sa femme. Nous entendions des cris, le bruit des chaises tombant sur le sol et du verre cassé... Ma grand-mère monta comme une furie. Elle les sépara. Puis elle jeta à la figure du type tout ce qu'elle put trouver sur la table. Elle était hors d'elle. Elle accompagnait chacun de ses envois d'assiettes, de verres, de couverts et autres bibelots de mots que je ne pourrais répéter... Un geyser de jurons. Elle qui ne disait rien m'épata par sa connaissance encyclopédique des noms d'oiseaux.

Et le type n'a jamais recommencé.

Un grand-père sparring-partner

Mon grand-père était un personnage. Toujours en action.

Il a d'abord été maréchal-ferrant puis plombier-chauffagiste. Doué à la forge, il comprit en 1918 que les chevaux auraient moins d'avenir que les tuyaux. Il portait deux costumes et deux casquettes par semaine. Un ensemble pour tous les jours et l'autre pour le dimanche. Une autre

Des jeunes années qui préparent aux combats

époque. Il m'a beaucoup appris et je l'aimais énormément.

Très sportif, il a gardé une très bonne condition physique jusque tard dans sa vie. Il s'entraînait quotidiennement, commençant chaque journée par quelques pompes et tractions. Il faisait de la savate avec ses copains et son héros était le boxeur Georges Carpentier, qui fut le premier champion du monde de boxe anglaise et que la France aima plus encore pour son échec dans le « match du siècle » contre Jack Dempsey. Cette défaite fit sa fortune. Comme quoi l'échec n'existe pas. Nous en reparlerons.

Mon grand-père n'avait qu'une peur, tomber malade, ce qui chez nous était interdit. Il repoussait le mauvais sort en jeûnant le dimanche soir. La maladie était un combat, il ne voulait surtout pas se coucher devant elle. Je me souviens qu'il soignait mes rhumes au cataplasme de farine de moutarde. Je me rappelle la brûlure sur ma poitrine. C'était viril.

Quand je partais avec lui à la campagne, nous allions couper du bois, « faire du stère » parce que Georges Carpentier s'entraînait comme ça, portait des sacs de pierres, parce que Marcel Cerdan s'entraînait comme ça...

Celui qui ne combat pas a déjà perdu

La doublure de mon grand-père

C'était le trésorier de la famille. Avec lui, je faisais de la « biffe », quelques billets vite gagnés grâce à la récup de vieux métaux. Nous vivions très modestement mais nous nous savions à l'abri du besoin. L'argent, il y en avait assez pour se sentir en sécurité. Il était caché dans la doublure du manteau de mon grand-père, qui le gardait sur lui en toute saison. Il se baladait avec le compte courant de la famille sur les épaules. Il ne faisait pas confiance aux banques et préférait tout régler en liquide. Absolument tout.

Des rêves de XVI^e arrondissement

Je n'avais pas de rêves d'objets ou de fringues. Mais j'avais des rêves de XVI^e arrondissement et de beaux appartements. Je rêvais de ces immeubles où il m'arrivait d'accompagner mon grand-père quand il allait rallumer les chaudières de riches familles parties à Deauville ou à Megève. J'étais fasciné par les salles de bains. L'idée qu'une pièce ne serve qu'à se laver m'épatait. Moi je n'avais qu'un seul évier, un bac pour me doucher. Alors